

les van Bruck, était, comme dans le tableau, devenu tout à fait de la famille. Et des années lentement avaient passé.

Maintenant, le vieux van Bruck et la vieille van Bruck étaient morts. Frantz van Bruck et sa femme avaient repris l'auberge où Lina, Margot et Arthur, devenus grands, les aidaient à servir les voyageurs.

Arthur fut tout à coup arraché de son rêve. Quelqu'un venait d'entrer dans le grenier.

« Ah ! je t'y prends. Je me doutais bien que je te trouverais ici. Descends donc, la noce va danser ; nous danserons aussi.

— Je n'ai pas envie de danser, Lina, » répondit Arthur.

Et il regarda la jeune fille d'un air si triste, qu'elle s'émut.

« Ah ! mon Dieu, encore tes idées qui te reprennent.

— Oui, répondit Arthur. Et à vrai dire elles ne m'ont pas quitté. »

Ils restèrent un instant silencieux et désolés devant le tableau. Lina était une belle fille aux yeux bleus, aux cheveux blonds, au teint éblouissant de fraîcheur. A l'ordinaire, elle riait toujours, mais en ce moment elle ne songeait point à rire. Ce qu'elle venait d'apprendre était trop triste. Et ce fut en vain que des grincements de violons retentirent soudain et que des voix joyeuses éclatèrent dans la cour ; elle continuait de regarder avec accablement son ami Arthur qui, les sourcils froncés, l'air navré mais résolu, ne bronchait pas.

« Ainsi donc, tu veux partir ? » demanda tout bas Lina.

Il poussa du pied un paquet déposé devant le tableau.

« Mon bagage est prêt. »

Lina ne dit rien, mais ayant saisi à deux mains son tablier, elle y cacha son visage et se mit à sangloter.

Les violons débutaient sur un air entraînant dont le bourdonnement assoupi égayait le vaste et silencieux grenier. Ce fut avec cet ironique accompagnement qu'Arthur se mit à parler.

« Vois-tu, Lina, je suis trop malheureux ici, mais je n'oserais le dire à ton père, à ta mère, si bons pour moi. Ils croiraient peut-être que par orgueil je les méprise, que je me juge trop supérieur à cette besogne de garçon d'auberge, qui m'a permis de vivre et de leur rendre un peu ce que je leur dois. Non, je ne leur dirai pas et je partirai en cachette. A toi, je peux tout dire ; tu as toujours su mes moindres pensées. Tu les connais et tu les comprends... Tu te souviens que petits, tout petits, déjà nous venions jouer devant ce tableau, nous dire : ceci est grand-père Bruck, cela est grand-mère ; ici, c'est toi, Lina ; là, c'est moi, Arthur... Et nous nous mesurions aux vagues contours pour voir si nous avions grandi. Et peu à peu me vint le rêve, le désir, la rage même, de faire de la peinture comme grand-père Guillaume. Et du jour où je compris ce que je voulais, je ne pus supporter cette existence. Je dessinaï, je peignis. On s'étonna, on me félicita. Mais que sont ces jeux ! Il me faut apprendre ce métier-là, entend-tu ? Et ce n'est pas ici que je puis l'apprendre. Peut-être serai-je malheureux. C'est bien possible. Et l'exemple de grand-père Guillaume venant mourir ici, inconnu, comme un vagabond, ne devrait pas m'encourager. Pourtant, je ne reculerai pas... »

Après s'être arrêté un instant, il poursuivait d'une voix tremblante :

« J'aurais pu rester, reprendre un jour l'auberge, comme le dit souvent ton père, avec toi, ma Lina, pour épouse. Oui... Et nous aurions été heureux. Mais... mais... »

Il eut un geste violent d'arrachement :

« Non ! non ! je ne pourrais pas... »

S'étant courbé, il saisit le paquet à ses pieds, le jeta sur son épaule et après avoir effleuré de ses lèvres la main de Lina, il s'enfuit...

Il y a des semaines, il y a des mois, il y a des années qu'Arthur est parti ! On n'espère plus le revoir... On n'attend plus...

Dans l'auberge, Lina, restée jolie mais toujours triste et pâle, va, vient, sert les clients. Le jour tombe, les voyageurs sortent, la salle commune se vide peu à peu. Il ne reste plus qu'un voyageur assis dans un coin et qui, après avoir demandé une bière, oublie de boire, ne s'en va plus et, assis au bord de la table, suit d'un regard perçant et brûlé de fièvre les allées et venues des patrons.

Lina raconte ces rôlures. Aussi faite telle de s'approcher de l'inconnu. Pourtant il lui arrive de venir seule dans la grande salle ; et du

fond de ce coin où le gueux l'observe, elle entend venir un chuchotement.

« Lina ! Lina !... »

Elle ne se trompe pas, c'est son nom qu'on prononce. Elle se retourne... L'individu est debout, hâve, misérable, et il lui tend les bras.

« Arthur ! » s'écrie-t-elle à son tour.

Il était si faible qu'on dut le porter dans son lit. Arthur regarda autour de lui, reconnut la chambre de grand-père Guillaume, et il souffla sans qu'on le comprit :

« Je reviens pour finir comme lui... »

Comme on lui demandait les causes de ce retour tardif et misérable, il soupira :

« J'ai appris mon métier, puis j'ai voulu en vivre... mais je vais en mourir !... »

Lina le pressait de questions. Il voulut bien lui donner quelques détails.

« Mon atelier est plein de tableaux qui n'ont pas été vendus. J'ai tout abandonné comme un homme qui se tue... Un seul de mes amis est dans la confidence, et il me gardera le secret... »

Il ajouta :

« Moi qui rêvais de gagner une fortune et de vous l'apporter !... Maintenant, ma pauvre Lina, tu n'auras plus à craindre que je pense à la peinture... »

De longs jours de fièvre suivirent. Plusieurs fois on crut le pauvre Arthur perdu. Puis un beau matin, un voyageur arriva, qui demanda le peintre Arthur et, mis en présence du malade, s'écria :

« Victoire ! mon cher. Tes tableaux, sont tous vendus. Les marchands, les amateurs en réclament d'autres. Te voilà lancé !... Allons, sur pied, et à l'œuvre ! »

C'était son ami.

« Hélas ! gémit le jeune peintre. Il est trop tard !... »

Il n'était pas trop tard, car un mois après, dans l'auberge en fête, Arthur rétabli épousait Lina.

Au milieu du désordre de la noce le marié disparut et courut au grenier. Rien n'était changé dans la vaste salle, sous les charpentes entrecroisées. Le tableau de grand-père Guillaume dormait dans le même coin. Arthur longuement le regardait, quand un léger bruit lui fit tourner la tête. Une longue et fine silhouette blanche se glissait auprès de lui.

Et comme jadis, une voix lui dit :

« Je t'y prends. Je me doutais que je te trouverais ici. Descends donc, la noce va danser ; nous danserons aussi ! »

Et, comme jadis, Arthur répondit :

« Je n'ai pas envie de danser, Lina.

— Par exemple ! s'écria la jeune femme. Est-ce que tu rêves encore de partir et de m'abandonner ? »

Arthur, répliqua tendrement :

« Eh ! non, Lina, ce que je rêve est bien simple. C'est de crever ce plafond, c'est d'y percer un jour, c'est de faire de ce grenier mon atelier... Je commencerai naturellement par acheter la maison. Non seulement nous ne nous quitterons plus, mais nous ne quitterons plus tes parents. On fermera l'auberge, on vivra tous ensemble... Enfin on accrochera sur ce mur la vieille toile de grand-père Guillaume, ce tableau par lequel il voulut payer l'hospitalité de tes parents et qui, en m'inspirant de peindre, me permit de faire votre bonheur à tous, en même temps que le mien. »

A ce moment le frémissement joyeux des violons monta de la cour vers les mariés. Ils se regardèrent en souriant, tandis que des larmes brillaient dans leurs yeux, puis ils regardèrent le tableau du grand-père Guillaume... Vaguement, comme jadis, il leur sembla que la silhouette falote du vieillard tremblait autour de la toile.

« Si grand-père Guillaume nous voit, souffla Lina, il doit être content... »

CH. MOREAU-VAUTHIER.

Pourquoi paraître plus âgé que vous l'êtes réellement ; avoir des cheveux gris et décolorés, quand vous pouvez, avec le Rénovateur des Cheveux, de Hall, les ramener complètement à leur couleur naturelle, comme dans votre jeunesse ?

FUULETON DU SAMEDI

COMMENCE DANS LE NUMÉRO DU 27 NOVEMBRE 1897

LE SUPPLICE D'UNE FEMME

Le Fils de Gabrielle

CINQUIÈME PARTIE

XII

Suite.

Toutefois, malgré la grande intimité qui existait entre les deux familles et particulièrement entre le comte et le marquis, l'amiral n'avait point osé ramener à son ami son ancien protégé. Un sentiment de défiance s'était élevé à l'égard de ce retour. Certainement, il savait combien le marquis était généreux et désintéressé ; mais

il savait aussi que sa fortune et celle de sa sœur réunies équivalaient à peine au quart de celle du marquis. Cette différence énorme mettait un frein à son désir. Peut-être craignait-il qu'on ne les accusât, sa sœur et lui, de faire une sorte de spéculation.

Un jour, après le déjeuner, le marquis dit à l'amiral :

— Mon cher Octave, veux-tu faire avec moi une petite promenade ?

— Avec plaisir, répondit-il.

Le marquis passa son bras sous celui du comte, et ils se dirigèrent lentement vers le parc.

— Mon cher ami, dit M. de Coulange, te souviens-tu d'une promenade semblable que nous avons fait ensemble, ici même, il y a un peu plus de treize ans ?

— J'aurais une bien mauvaise mémoire si je l'avais oubliée. Nous suivions cette même allée ; c'est moi qui avait pris ton bras ; ton fils était avec nous. Il me semble que je le vois encore courir de tous côtés, moissonnant des fleurs dont il avait fait un énorme bouquet pour sa mère. Je me rappelle aussi la confiance, la confession que je t'ai faite à la suite d'une singulière rencontre au bord de la Marne.

— J'en ai gardé le souvenir. Penses-tu toujours à cette jeune femme.